

tion aucune, de tout l'univers un vaste Bedlam. Cette humeur britannique est, du reste, du vieux sel pilé trop gros pour la France. « Locke le savait bien, » dit M. Flourens. Je le crois volontiers, si l'illustre académicien voulait malicieusement dire que Locke le savait par expérience. J'aime peu, je l'avoue, ce sophiste de la manière se faisant l'exécuteur implacable des associations vicieuses d'idées. Ce rôle reviendrait mieux à notre Descartes et à notre Bossuet ; double autorité bien plus respectable que M. Flourens invoque souvent avec tant d'à propos.

Quoiqu'il en soit, c'est de cette sage appréciation de l'habitude qu'a découlé pour Leuret l'art tout nouveau de sa méthode curative. Elle se réduit à ces simples règles :

1° Détruire l'habitude intellectuelle mauvaise par la distraction et le détournement de l'esprit de l'aliéné de toutes ses idées folles ;

2° Créer, par contre, des habitudes intellectuelles bonnes, par la pratique d'idées et d'actes opposés à ceux qui ont absorbé jusque-là l'esprit de l'aliéné.

Et, pour cela, il s'adresse d'abord au travail du corps, qui est la distraction la plus saine ; et ensuite au travail de l'esprit, qui est la plus nécessaire des occupations. Occuper le corps d'un fou par le travail, cela se conçoit sans peine ; mais occuper l'esprit d'un fou par la pensée ! cela est d'une bien autre difficulté ? C'est donc ici que brille la sagacité et la pénétration de leur savant bienfaiteur.

Leuret amène les aliénés au bon sens et à la raison pleine par l'entraînement instinctif et involontaire du sentiment de l'imitation. Ce sentiment qui pousse le fou, même aux actes de travail physique, ne tarde pas, en effet, à le saisir, par tout son être, pour le travail intellectuel de la pensée ; une certaine honte se fait son auxiliaire ; et il ne s'agit que de commencer.